

PIERRE PUCHOT

LA TRAVERSÉE DU CHIEN

PIERRE PUCHOT

LA TRAVERSÉE DU CHIEN

ROMAN

GALAADE ÉDITIONS

© GALAADE EDITIONS, 2014

ISBN: 978-2-35176- 332-2

ISBN EBOOK: 978-2-35176-333-9

COUVERTURE : SÉBASTIEN

ILLUSTRATION : © WESSEL WESSELS / ARCANGEL-IMAGES

PHOTO DE L'AUTEUR : © AURELIEN-PIC

GALAADE ÉDITIONS

43, RUE DES CLOÏS 75018 PARIS | F

WWW.GALAADE.COM

1

De toute cette histoire, c'est celui-là, mon souvenir : l'image de ses lèvres disjointes, jointes, disjointes encore, tendues vers moi pour prononcer dans un souffle l'avant-dernière syllabe de cet aphorisme, je l'ai cherché longtemps ce mot-là, cet aphorisme qui m'emporte le cœur. « Mon petit chien. » Trois mots pour moi, sur les planches tièdes qui supportent nos corps devenus si chauds. Pourquoi « petit chien » ? je lui demande. « Tu clopines et tu te tortilles comme un chien, me souffle-t-elle, et pourtant, comme moi, te voici enfin chez toi, arrivé à bon port. » Admettons.

L'instant d'après, j'ignore pourquoi, je pensais à ma mère. Sans doute parce qu'elle avait voyagé,

elle aussi, au cours de sa prime jeunesse. Un voyage d'à peine deux mille kilomètres, c'est sûr, mais qui aurait tout aussi bien pu la porter sur la lune. Figurez-vous une jeune Portugaise arrivée en France à l'âge de dix-sept ans. Elle était née à Coimbra, charmante petite ville du centre du Portugal, dotée d'une gare minuscule, toute blanche et bleue. La maison du chef de gare – deux pièces – a conservé son toit de tuiles. L'unique voie ferrée serpente le long du canal. Des vignes. Une pension bien tenue au creux de la place de l'église loge et nourrit des touristes satisfaits. Partout dans la ville, des volets verts et bleu pastel. Autour, les montagnes. Un paysage de carte postale, mais pour ma mère, la représentation surannée de la vie d'avant, l'image racornie d'un album familial inachevé, interrompu pour motif d'exil économique. Nous y mettons les pieds le moins souvent possible. En 2003, l'incendie de la maison natale de ma mère, au cours des plus importants feux que le pays connaît depuis vingt ans, fournit le prétexte idéal pour ne plus jamais se rendre au Portugal. Ma mère emportait là le seul et unique triomphe sur son mari, mon père.

Mon père, autant le confesser tout de suite, est un honnête bon à rien. Et encore, honnête par hasard, par manque d'imagination, par fainéantise. Le Portugal, il y tenait, lui, je n'ai jamais compris pourquoi. Je ne comprenais pas davantage qu'il refuse de nous laisser prendre l'avion depuis Orly, plutôt que de descendre les deux mille kilomètres, en voiture, dans la fournaise. Paris, Hendaye, Porto, Coimbra. Départ trois heures du matin, arrivée le lendemain soir. Un voyage impossible. Mais bon, je n'ai jamais posé de question non plus. Les questions laissées sans réponse m'ennuient.

C'était lui, mon père, qui avait eu l'idée de quitter le petit appartement, minuscule, pour se faire reloger dans le non moins exigü trois pièces de l'une de ces nouvelles tours de l'époque, des tours de quatre étages celles-ci, les tours couchées quoi, de la Borne à Grigny, Essonne, des serpents de béton. Peu lui importaient les récriminations de ma mère. Lorsque je reviens dans le quartier, je pense souvent à elle, à ses premiers pas dans un nouveau monde qui dut lui sembler si étrange, si éloigné de sa petite rue parisienne et de son appartement coincé au fin fond du treizième

arrondissement, rue de la pointe d'Ivry si je me souviens, entre l'avenue de Choisy et celle d'Ivry. Une impression... quelque chose, sans doute, comme Gabin de retour chez lui après quinze années de placard, dans la séquence qui ouvre *Mélodie en sous-sol*, le film de Verneuil, je l'ai vu il y a longtemps maintenant, formidable. Comme pour Gabin, perdu dans son Sarcelles des lendemains de 1960, Grigny, pour ma mère, c'était vraiment New York. C'est là qu'est née ma sœur. Et moi aussi.

Plus tard, en bon fils, je suivais l'exemple paternel, rendant la vie impossible à ma mère à mesure que l'âge accroissait mon pouvoir de nuisance. À quatorze ans, j'étais devenu gros, feignant, tout à fait insupportable. Et le week-end, c'était chaud. Cette année-là, j'ai plié un scooter en fuyant l'arrivée d'une bagnole de flics. Mon pote Ben a eu la jambe fracturée; il boite toujours depuis. Sa famille a déménagé à Marseille, son souvenir à lui de la Borne s'est arrêté là. Et moi, quelques mois plus tard, j'ai quitté le collège où je n'allais déjà plus pour rentrer en apprentissage,

dans la mécanique, les moteurs, carburateurs, les voitures.

Pendant un temps, c'était même devenu mon travail, neuf heures-cinq heures, un samedi sur deux et mille deux cent soixante-treize euros chaque 27 du mois ; j'en faisais le moins possible, je buvais un peu, je fumais surtout, je bossais avec Nourredine, qui habitait trois blocs plus loin, je voyais Selima, sa sœur, belle, inaccessible, je venais l'embrasser sur son palier, je lui faisais l'amour dans mes rêves. C'était la vie, avant.

« Bruno, Bruno mon petit chien. » Mais pourquoi « mon petit chien » ?

2

Il faut aussi que je vous parle de la Borne. En 1971, quand mes parents y ont emménagé, les derniers travaux étaient achevés depuis moins de trois semaines. C'était tout neuf, déjà étroit. Un trois pièces cuisine de soixante-cinq mètres carrés, l'un des sept cent quatre-vingt-dix appartements du même type, parmi les trois mille six cent quatre-vingt-cinq logements construits dans un triangle de quatre-vingt-dix hectares, bordé par la RN 445 à l'ouest, la départementale 130 au sud, et l'autoroute A6 au nord-est.

Ne voyez pas la Borne comme une cité, une barre avec ses cages d'escaliers qui puent. La Borne, c'est quinze mille personnes, une presque-ville rattachée à la terre par une longue étendue

d'herbe molle, une avancée urbaine irrémédiable, un îlot dans le flot massif de véhicules en perpétuel transit. Deux des sept « quartiers » d'origine ont d'ailleurs pris le nom de Ville-Haute et Ville-Basse. Moi, j'habite le quartier des Radars, près de la RN 445.

Mon immeuble, c'est celui de tout le monde : à l'extérieur, une pâte de verre bleu piscine ponctuée de motifs blancs, gris ardoise à l'occasion pour certaines zones de la Borne. Un hommage paraît-il aux « ciels de traîne typiques de l'Île-de-France », c'est la notice Wikipedia – vous savez ces ciels tachetés parfois, quand les nuages forment de multiples petites boules de coton, donnant au ciel l'apparence d'un tapis de bain.

Voilà, j'ai l'impression d'habiter dans une immense salle de bain, de traîner sur le carrelage comme un savon, un gant de toilette plutôt. Peut-être aussi que c'est dû à l'humidité. En 1985, je venais de naître, nous avons dû déménager pour la première réhabilitation de l'immeuble, moins de quinze ans après sa construction. Depuis, la Borne accumule les distinctions : « îlot sensible régional » dès 1982, puis « zone urbaine sensible »,

nous bénéficions d'un traitement de faveur. SOS médecins ne répond plus aux demandes d'intervention sur place, Chronopost ne livre plus les colis, la bibliothèque du centre ne reçoit plus les livres qu'elle commande. Sur l'une des places de La Balance, un autre secteur de la Borne, l'un de nos poètes locaux a écrit :

« Dans ta ville tu me blesses, dans la mienne je te tue. »

Voilà pour le premier contact.

Je suis injuste avec la Borne. C'est grâce à elle que j'ai rencontré Mathilde. C'est à cause de Mathilde que j'en sais autant sur la Borne.

La première fois que je l'ai vue, je ne savais d'ailleurs pas qu'elle s'appelait Mathilde puisque je ne la connaissais pas, bref, ce matin-là, j'étais perché sur la pointe des pieds contre la fenêtre du salon, en train de disperser mes cendres dans les géraniums de ma mère pour les faire crever.

À 11:06, disaient les chiffres rouges du radio-réveil en plastique gris de mon père, Mathilde attendait en bas à droite de ma fenêtre, une jambe repliée sous sa fesse droite, fumant une cigarette et scrutant son téléphone, là, contre le mur de

mon bloc, juste quand ce mur se met à zigzaguer selon le principe de l'architecture locale qui tient à ce que rien ne soit droit, ce qui m'obligeait à me pencher pour examiner plus en avant la visiteuse.

À 11:07, ses cheveux châtain clair magnifiquement peignés me faisaient déjà pas mal d'effet. Bon, il y avait la finesse de ses mains, de ses poignets, je m'en aperçus à 11:08, de ses épaules que l'on devinait si fragiles et fières, si hautes, sous sa chemise de lin bleu roi, chemise qui tentait de cacher sans grand succès une poitrine équilibrée, épanouie, deux demi-sphères parfaites, suspendues dans l'apesanteur, des seins comme ceux de ma camarade de classe 3^e B, Marta Baude, dont j'avais pris la mesure et surtout l'importance en cours de sciences naturelles, nous étions sur la même rangée, j'avais tourné la tête au parfait moment, elle s'était légèrement cambrée, petit et malingre à l'époque, je n'avais aucune chance mais j'aurais dû tenter quelque chose, pour le principe, pour pouvoir oublier, j'y pense souvent depuis.

À 11:10, j'étais en train de me demander si je la connaissais et d'où, cette fille qui me rappelait la poitrine de Marta, lorsqu'elle leva la tête, puis se tourna vers moi. Elle avait vu que je l'avais vue.

Pire, elle avait vu que je la regardais, j'étais piégé, je devais dire quelque chose ou baisser les yeux, me taire, accepter définitivement de disparaître de sa vie, la perdre sans rien tenter, tout comme j'avais perdu les seins de Marta, pour toujours. Avoir l'air lâche en plus. Impossible.

«J'ai rendez-vous, me dit-elle avant que j'aie pu ouvrir la bouche.

— Avec qui ?

— Avec la famille Pignard.

— Ils sont partis les Pignard, je lui réponds spontanément, comme si j'en savais quelque chose, jamais entendu ce nom de ma vie.

— Ils ne reviendront pas avant la fin de soirée.

— Ah, elle fait, bon.

— Mais je vais vous aider. Vous n'êtes pas d'ici, vous cherchez quoi exactement ? »

Seulement, le temps de descendre, elle a déjà disparu. C'est une rapide, je l'ai vu tout de suite.

Un matin, trois jours plus tard, on frappe à la porte. Mathilde, sur mon palier.

«Tu veux m'aider ? me demande-t-elle.

— Oui, je réponds.

— Je suis en CDD d'été au service politique du *Parisien*, mais c'est nul, ils ne me donnent rien à faire que des brèves.

— Ah, je dis.

— Oui, répond-elle, alors du coup, je suis venu à la locale du département, ils m'ont donné un papier à faire, mais c'est nul aussi. Moi, je voudrais faire quelque chose de plus grand, qui m'apprenne des trucs. Une longue enquête, peut-être un livre, plus tard, on peut rêver, non ?

— Ah bon.

— Oui. Tu peux vraiment m'aider ? »

J'étais vite parti acheter l'édition locale du *Parisien*, pour lire l'article en question. Page 15, en haut, dans la rubrique consacrée à la commune de Grigny. Le titre, « Exorcisme : quatre personnes poursuivies pour tortures ». Ca venait comme ça :

« Durant six jours, elle est restée ligotée sur une chaise, sans manger ni presque boire, dans un appartement de la Borne à Grigny. Ce rite devait servir à exorciser cette jeune femme de dix-huit ans appartenant à une mouvance émanant de l'Église adventiste du septième jour. La victime, qui a également subi des scarifications, a été

libérée mardi matin par les policiers, alertés par son père. Aujourd’hui, trois des quatre personnes soupçonnées d’être ses bourreaux seront déférées au tribunal d’Evry, en vue d’une ouverture d’information judiciaire pour séquestration et torture. La quatrième, un mineur, a été relâchée.

“Nous sommes consternés par l’attitude de ces personnes, ont martelé les responsables des deux fédérations adventistes de France et le président de l’Union franco-belge des fédérations adventistes, un mouvement protestant qui n’est pas répertorié comme secte. Ce n’est pas dans l’enseignement de l’Église adventiste d’utiliser de tels procédés d’exorcisme.” Selon des sources proches de l’enquête, les cinq personnes arrêtées ainsi que la victime se seraient toutes rencontrées au sein de l’Église adventiste, qui compte près de 13 000 membres en métropole et 35 000 adeptes aux Antilles. Exclus voici près d’un an pour “des pratiques non conformes” à ce groupe religieux officiel, les six ex-adventistes auraient alors monté leur propre mouvance. Reclus dans leur appartement à Grigny où ils vivaient et se réunissaient pour leurs rites, ils ne sortaient que pour distribuer des tracts invitant à rejoindre leur mouvement.

“La jeune fille était au départ consentante pour se livrer à un exorcisme, sans savoir ce qu’elle allait endurer”, avance une source proche du dossier. Dans l’appartement où la victime a été séquestrée, de nombreux posters, des tracts et des objets religieux ont été retrouvés par les enquêteurs. Ce sont les parents de la victime, inquiets de ne pas avoir de nouvelles de leur fille, qui ont essayé de rentrer dans l’appartement après avoir cherché pendant de longs mois où le groupe vivait. Tourmentés par les bruits qui provenaient du logement, ils ont fini par contacter les policiers.»

Comme vue d’ensemble de la Borne, pas terrible. Pas de témoignage intéressant, rien de très nouveau non plus dans ces histoires d’exorcisme... Je n’y connais rien, mais à mon avis, on était loin du livre. Il faut dire, ce n’est pas la faute de Mathilde. Depuis le temps, j’ai bien vu comment ça marche : chaque mois ou presque, un journaliste s’intéresse à la Borne. On est toujours dans l’actualité, il y a toujours eu quelque chose ici qui vaille qu’on se déplace. On a même fini par avoir notre case, notre rôle commercial dans le journal. Je veux dire, quand le lecteur voit le nom de la ville de Grigny, il sait qu’il va avoir son quota

de voitures brûlées et de viols, il sera content, content d'habiter dans sa banlieue pourrie à lui, « pourrie, oui, d'accord, mais regardez y'a pire, y'a Grigny, vous avez lu le journal ? » À la campagne, c'est plutôt la case concours de boules et ce soir concert exceptionnel de musique classique à la cathédrale, c'est le journal qu'on aime bien lire quand on part en vacances.

Chez nous, le fonds de commerce, c'est le quota voitures-brûlées, séquestrations-agressions, viols-exorcismes, jeunes Noirs ou Arabes en difficultés, ascenseurs en pannes avec les vieux qui ne peuvent plus faire leurs courses. C'est efficace, ça parle à tous les publics, ça rassure tout le monde de savoir que l'on souffre ailleurs, pas trop près de chez soi mais pas trop loin non plus.

Tous les quatre, cinq ou dix ans, il y a une éruption, un événement spécial. Dans le quotidien de la campagne, c'est le portait de la nouvelle championne olympique française issue de l'immigration (ou pas) mais originaire de la région. Chez nous, c'est une merde de plus, un peu plus grosse que d'habitude et qui tombe en même temps qu'un meurtre bien crade dans une cité pas loin, ou au contraire très loin. Ca devient un phénomène de

société. Un sandwich avec des tranches d'actualité bien grasse, le lecteur l'avale en deux colonnes deux bouchées, pas très bon mais ça le cale. Pour ceux que le malheur intrigue et qui insistent, on envoie un journaliste un peu plus longtemps sur place pour « enquêter », comme dit Mathilde. Ça donne tout un tas de conneries. Le pire, de mémoire, c'était ce faux reportage monté par la journaliste de *Match*, « Je travaille pour *Match* », elle avait lâché à Nourredine, qui l'avait croisée à l'épicerie au coin de la plaine et draguée pour la forme. Nourredine n'avait pas très bien compris ce qui l'amenait parmi nous, mais il aimait son rouge à lèvres sombre, violet presque, et sa manière de laisser traîner ses syllabes à la fin des phrases, c'était très exotique. Après, la fille nous avait pondu un sac de merde pas possible dans son journal, avec en vedette un minot qui dormait avec un couteau de boucher sous l'oreiller pour se protéger parce qu'il avait peur, et...

Mais bon, je n'ai pas envie d'en parler, ni d'elle ni de son torchon ni de son article illisible. Je n'ai pas envie non plus de relire un article du même genre sous la plume de Mathilde, ni que Nourredine la drague, ni rien. Il faut donc que je

l'aide. Seulement, comment faire? Mon boulot au garage me prend du temps. Et puis, cette cité, c'est comme une ville, ce n'est pas ce que vous pensez. Vous, vous croyez qu'on se connaît tous parce qu'on habite pas loin, qu'on est tous amis même si on se fait des coups en douce parfois. Mais non. J'ai vu un film un jour, une petite cité marseillaise, des clans, il y avait les communistes, les Arabes, les Portugais, les islamistes, la prostituée, les vieux, les jeunes, les drogués, un prêtre et son église en taule au milieu de la place, et à la fin, ils braquaient tous une banque, et se répartissaient l'argent pour retaper la cité et faire une fête. N'importe quoi, mais bon c'est un film, c'est le principe. Marrant quand même. Mais nous, c'est différent. À la Borne, des places, il y en a des dizaines. On se mélange, oui, mais la cité est si étendue qu'on ne la connaît pas vraiment. Personne n'a envie de la connaître, d'ailleurs. Apprivoiser son petit coin pour supporter d'y vivre, ça prend déjà du temps, pas envie de faire l'effort d'apprivoiser toute la ville. Tout ça pour dire que comme guide, j'allais être plutôt décevant. Mathilde avait des idées précises en tête, elle voulait rencontrer un couple salafiste, une association kurde de défense du

PKK, savoir combien de sectes religieuses abritait la cité, s'il était parfois question de messes noires et de viols en réunion, combien de braquages, etc. Je ne savais pas trop quoi lui répondre. Au début, j'ai joué le jeu. Je lui ai présenté Farid, le boucher de ma mère, place du Damier. C'est à l'entrée de la Borne, au sud, donc à l'opposé des Radars et de notre appartement, mais c'est l'un des derniers bouchers avec du porc qui tient, alors... Je savais qu'il avait une histoire pour elle: lui, il s'était installé dès l'ouverture de l'immeuble, en 1972. La Borne, c'était sa chance, il me l'avait souvent raconté. Jamais il n'aurait pu ouvrir sa boucherie ailleurs, le loyer et le fonds étaient si bas ici. La Borne, c'était sa chance, mais c'était aussi devenu son calvaire. La place du Damier, c'est un rectangle, avec quelques commerces dont un bar-tabac et la boucherie. Un jour de semaine il y a un peu plus de deux ans, alors qu'il coupait sa viande, Farid voit cinq mecs cagoulés avec des couteaux entrer dans le bar, puis ressortir avec des cartouches de cigarettes et s'enfuir en courant... Il appelle la police, va voir si personne n'est blessé. Tout va bien, les clients et les patrons se remettent, la police arrive sur les lieux, Farid retourne à ses

côtelettes. À 14h, alors qu'il s'apprête à baisser son rideau pour aller faire sa sieste, deux gamins avec des casques de motos lui pointent un « pistolet » sous le nez, la caisse, vide. Il y a peut-être trois cent cinquante euros, qu'il leur donne. Nouveau coup de fil, les policiers reviennent, constatent le délit. Farid leur explique, confirme qu'il ira bien au commissariat le lendemain matin remplir les papiers, puis ferme le rideau pour aller s'allonger. Lorsqu'il revient, deux heures plus tard, c'est cette fois la pharmacie qui reçoit la visite de la police. Un quart d'heure plus tôt, deux mecs en cagoules sont passés par là et ont frappé le patron pour emporter quelques dizaines d'euros.

Si Farid ne se rappelle plus le jour précis de ce beau triplé du Damier, où les braqueurs arrivent et repartent à pied, à l'aise, c'est que les trois dernières années, Farid s'est fait agresser six fois. Ce qui l'emmerde aujourd'hui, c'est que son assurance ne veut plus de lui. Trop de braquages. Au prochain vol, il ne sait pas trop comment il fera. « Va falloir que je glisse mes euros dans mon slip pour les ramener chez moi! »

Faut reconnaître, Farid, c'est un bon client. Mais des comme lui, je n'en connais pas

beaucoup. Les fois suivantes, c'était de plus en plus difficile de trouver une couverture pour ne pas emmener Mathilde voir ce qu'elle demandait, et pour alterner de temps en temps avec une petite promenade romantique dans la forêt, autour des petits lacs en contrebas de Grigny 2, l'autre cité façon Avoriaz avec balcon, RER accessible à pied et ascenseurs qui marchent, bref les bourgeois du coin, à cinq minutes en bus de la Borne.

Ce que je voulais, c'était passer du temps avec Mathilde. Alors je donnais un peu le change quand même, je lui montrais les caves de mon immeuble pour l'ambiance, je la conduisais aussi au dernier café-PMU des Radars, *Le Voltigeur*, dédié aux courses de chevaux, où l'odeur de sueur est insupportable depuis que l'on ne peut plus fumer dans les lieux publics. Un après-midi aussi, je lui ai présenté Omar Dawson, la vedette du coin, l'un des seuls citoyens de la Borne toujours prêt à discuter avec une journaliste et qui avait donc déjà témoigné dans les journaux sous tous les pseudos possibles, et même au JT de

13 heures. Omar aussi, c'est un pseudo, pour compenser sa condition de petit Blanc malingre, postier sur Grigny et Viry-Châtillon, la

quarantaine, une femme, deux enfants. « Ici c'est Grigny », c'est le nom de son blog, avec pour fond d'écran l'affiche de *Jurassic Park*, le dinosaure de profil, il est marrant, Omar. Son truc à lui, c'était de répertorier toutes les activités créatives et artistiques qui passent ici, à la Borne, ou les spectacles qui évoquent la cité de près ou de loin. Ç'a d'ailleurs très mal tourné l'an dernier : programmé au théâtre d'Evry, à cinq kilomètres au sud, une pièce de théâtre allemande, *Grand peur et misère sur le troisième Reich*, était revisitée par un metteur en scène qui avait voulu faire local. Sur le décor, au fond, derrière les acteurs, il avait fait inscrire « La Borne », en petit sur un immeuble, de travers et un peu jaune mais bien visible. Omar l'avait pris en photo et avait fait un post. La Borne à Evry, en territoire étranger, les gars d'ici n'en pouvaient plus. Mais aux Pyramides, le quartier ambiance d'Evry, c'est pas passé.

Le soir de la troisième représentation, les mecs d'Evry sont venus taquiner la file de spectateurs. L'un d'entre eux était même parvenu jusqu'au pied de la scène avant qu'un vigile ne l'attrape et ne le vide. Le lendemain, pour défendre le décor et la précieuse inscription, quelques gars de chez nous

sont descendus : ç'avait fini en bataille rangée, deux plantés dans chaque camp, l'un d'eux se trouvait toujours à l'hôpital la semaine d'après...

Bon, tout ça c'est le folklore, la galerie, pas une solution, pas un plan drague. C'était pas Farid, Omar ou mon PMU qui allaient retenir Mathilde. De mon trou perdu elle se serait vite lassée. Le quota de la Borne, c'est une brève par semaine, une enquête tous les dix ans, voilà. Et ça s'explique aussi : de jour comme de nuit, aux Radars, il ne se passe rien de visible, un petit barbecue de temps en temps, des couples qui s'engueulent, rien qui mène bien loin. Comme dans les villes, tout est caché, derrière les portes. Elle serait partie, déçue, très vite, si je ne trouvais pas quelque chose, je le savais bien. J'ai fini par y penser de plus en plus, au travail, chez Nourredine et même devant sa sœur. Ç'allait finir par se voir. Panique. Un samedi soir, on revenait par le train du Parc, une nouvelle défaite du PSG dans la musette, fatigués, étourdis par les petits pétards et les chants d'Auteuil, notre tribune, j'ai failli me laisser aller : « Tu ferais quoi si tu voulais absolument quelque chose, mais que tu ne t'en sentais pas capable, que tu sens que c'est

trop loin, que c'est pas pour toi? — Hein? — Si tu veux un truc... — Il n'y a rien que je veux absolument et que je n'ai pas.»

Une nuit, je suis resté assis sur le parapet, au bord de la fenêtre de l'immeuble qu'on a remplacée nous-même par un PVC et qui coulisse de haut en bas sans bruit, on l'utilise pour passer toutes sortes de trucs, c'est pratique. Comme elle donne sur le côté de l'immeuble, près de la cage d'escalier, on voit même un arbre, un bout de la colline, et une tranche de la ville. Assez joli, et calme. Cette nuit-là, j'ai beaucoup fumé. Le lendemain matin pourtant, j'étais fier de moi. J'avais un plan pour la faire rester.

3

« Oh Bruno, t'as entendu pour Samir, le frère de Jamel? Il a tiré une moto la semaine dernière... Ici, pas loin, près de la prairie. Seulement, ce con, il a été tellement stress en coupant la chaîne qu'il a laissé tomber son portable... Le proprio l'a trouvé, y'avait un numéro avec marqué "Maison". Quel connard... Le mec a appelé chez lui, il est tombé sur sa mère... Finalement, les flics l'on serré hier. Heureusement pour lui qu'il est encore mineur. »

En fait, je n'en avais rien à faire de son histoire. Samir a toujours été un abruti, et moi j'attendais Mathilde. Je n'avais pas envie de lui parler de Samir, de même que je ne voulais pas qu'elle se concentre sur les caves habitées par des familles